

ment des bœufs, rentrant le soir à l'étable et le chant monotone du pâtre qui les conduisait. Quant à moi, je ne trouve pas que le pays ait beaucoup gagné à ce changement ; l'âme est plutôt attristée que réjouie par le spectacle de cette activité fiévreuse à laquelle tant de bras et tant d'intelligences se trouvent condamnés, de ce mouvement prosaïque et mécanique de l'industrie qui a remplacé les libres et poétiques allures du travail des champs, de ces ouvriers aux vêtements noirs de fumée, aux visages pâles et exténués, au regard éteint, dont la foule débouche le soir des manufactures et regagne tristement les logis insalubres que la spéculation moderne lui a construits en ménageant le terrain et en exhaussant les toits.

Mais, à l'époque où se passe ce récit, c'est-à-dire il y a trente ans, cette transformation ne s'était pas encore opérée, et Sainte-Marie n'était encore qu'un village. Parmi les plus pauvres familles de ce village, on remarquait celle de Fritz Hiller. La maison, ou, pour se servir d'un terme moins pompeux et plus vrai, la cabane de Fritz s'élevait à l'entrée d'une gorge qui ferme la vallée vers le couchant, sur la lisière d'une forêt qui s'élève sur les pentes des collines, et couvre une superficie considérable. Fritz

était sabotier de son état, et, pendant la morte saison, il fabriquait ces jouets en bois blanc qui nous viennent de l'Allemagne et qui font les délices des enfants au jour de l'an. Nul n'était plus habile que lui pour sculpter les animaux de bergeries, des ménageries, des arches de Noé, les personnages de l'Écriture sainte, patriarches et prophètes, les héros de l'histoire et ceux de la légende, le roi David et le Juif errant. Fritz était plus qu'un artisan ; il appliquait à ces humbles œuvres le talent et l'amour propre de l'artiste.

Mais c'était un métier peu lucratif, surtout si l'on considère que Fritz avait dix enfants, et que son travail devait suffire pour alimenter cette nombreuse famille, car la mère avait bien assez des soins du ménage et de la surveillance de toute sa progéniture. Or, malgré des prodiges d'assiduité et de labeur, Fritz, qui voyait chaque année s'accroître sa postérité et ses charges, voyait avec anxiété venir le moment où il ne suffirait plus à porter cet accablant fardeau. Sous l'empire de cette pensée poignante, sa gaieté naturelle s'était altérée, son courage avait faibli, et même, car c'était un homme pieux, sa confiance en Dieu s'affaiblissait.

Or, tandis qu'il se livrait à ces réflexions attristantes, assis de-